

7. Le cas de l'analyse didactique

« *Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore
Bene, bene respondere.* »

Molière, *Le Malade imaginaire*

L'analyse didactique, pièce maîtresse de la formation du psychanalyste, mérite une mention spéciale car le façonnement de l'esprit y est généralement plus poussé que dans les analyses thérapeutiques.

Rappelons que la nécessité de la didactique ne s'est affirmée que lentement. En 1912, Freud rend hommage à l'École de Zurich pour avoir formulé cette exigence (VIII 382) mais, en 1914, il écrit encore qu'« on peut faire sa propre psychanalyse grâce à l'analyse de ses propres rêves », pour autant qu'on soit « bon rêveur et pas trop anormal » (X 59). Enfin au Congrès de 1922, la didactique devient une condition de la reconnaissance du titre d'analyste par l'Association Internationale. Le système de cooptation est ainsi généralisé.

Comme toujours, la meilleure façon de ne pas se laisser duper par les arguments d'autorité consiste à examiner les faits concrets. Voyons donc, par exemple, l'analyse de Smiley Blanton. Ce didactisant écrit après sa 6^e séance :

« Très intéressante séance aujourd'hui. Au milieu de l'analyse d'un rêve, Freud m'a demandé : Savez-vous pourquoi vous opposez une si forte résistance ?

— Non, à moins que ce rêve soit en relation avec ma vie sexuelle, ai-je répondu.

— C'est plutôt avec votre analyse qu'il se trouve probablement en relation, m'a dit Freud. Je me suis aperçu que dans les rêves l'automobile symbolisait souvent l'analyse » (p. 27).

Ce morceau de didactique montre comment le candidat au titre vient au devant des explications de son instructeur (« c'est en rapport avec ma vie sexuelle ? ») et à quel point il peut d'avance être convaincu de la théorie et des interprétations symboliques, même les plus rapides. Dans le cas cité, Blanton accepte les équivalences : automobile = cure ; conducteur = psychanalyste, et conclut (à la même séance) : « Une fois encore j'ai été frappé par l'aisance et la douceur de Freud. Il n'exerce aucune pression sur vous. Il est rare de l'entendre énoncer des affirmations catégoriques : lorsque cela lui arrive, c'est sur un ton nullement péremptoire. Oui, je me sens à l'aise avec lui » (p. 27).

On devient psychanalyste comme on entre dans une secte. Pour être admis aux mystères, le futur initié doit faire acte de soumission. Freud le rappelle clairement à Joseph Wortis, après trois mois d'analyse :

« Vous devez apprendre à absorber certaines choses et à ne pas les discuter. Vous devez changer d'attitude. [...] Acceptez ce que l'on vous dit, réfléchissez-y et digérez-le. C'est la seule façon d'apprendre. *Il faut le prendre ou le laisser* » (p. 128).

Pour pénétrer dans la tour d'ivoire de l'Inconscient freudien, il ne faut pas expérimenter ou démontrer, mais éprouver, assimiler et croire. L'initiation sacramentelle consiste en une lente et très coûteuse purification. On voit dès lors ce que sous-entendent ces paroles de Freud sur l'objectif du rite d'entrée : « Le résultat de l'analyse didactique est atteint lorsqu'elle a permis à l'élève de se convaincre fermement de l'existence de l'inconscient, qu'elle lui a apporté, grâce à l'émergence du refoulé, des perceptions qui, en dehors de l'analyse, paraîtraient incroyables » (XVI 95). En d'autres termes : « le discours vrai apparaît » et la didactique se termine lorsque le novice est persuadé de la doctrine et reformule sa vie à travers elle.

A l'époque où Albert Ellis était encore psychanalyste, il reconnaissait déjà que :

« Les jeunes analystes peuvent être excessivement influencés par leurs analystes didacticiens et peuvent inconsciemment (ou consciemment) consacrer la plus grande part de leurs années de pratique subséquente à mettre en œuvre les points de vue de leurs analystes didacticiens. Des notions relatives à la théorie et au traitement, fortement biaisées et parfois tout à fait fausses, peuvent ainsi se perpétuer » (1950 : 102).

En fait, il ne faudrait pas ici parler de quelques analystes, mais bien d'une tendance générale de la confrérie.

Il est remarquable que les grandes variations de théorie dans la psychanalyse se soient produites surtout chez les premiers disciples de Freud, à une époque où les didactiques n'étaient pas pratiquées ou bien étaient courtes et peu exigeantes. Une fois les doctrines (freudienne, jungienne, kleinienne, etc.) mises en place et le rite initiatique devenu coûteux, le foisonnement des conceptions s'est tari. En 1939, Politzer pouvait déjà noter : « les travaux psychanalytiques tournent en rond en ruminant constamment les mêmes thèmes » (rééd., 1969: 283).

La didactique et l'analyse contrôle devraient en principe réduire « l'équation personnelle ». En fait, le disciple pétrit sa « nébuleuse intérieure » jusqu'au moment où son gourou le sacre psychanalyste. L'apprenti est « *dignus intrare* » lorsqu'il « répond bien », lorsque sa mise en condition est suffisante, lorsque l'autosuggestion remplace ou complète la suggestion. Du fait que l'analyste didacticien décide du moment de l'accession au fauteuil lucratif, les élèves ne se trouvent pas encouragés à la contradiction. Bien au contraire, certains acceptent n'importe quelles compromissions. Un exemple. Kardiner note dans le compte rendu de sa didactique :

« J'avais peur de Freud : je craignais qu'il découvre mon agressivité cachée. Je passai donc une alliance muette avec Freud : “Je continuerai d'être docile pourvu que vous m'accordiez votre protection”. S'il me repoussait, je perdais à jamais toute chance d'entrer dans le cercle magique de la profession. Mais cet accord tacite eut pour effet de dérober à l'analyste tout un aspect important de ma personnalité » (p. 90).

Sans doute Lacan ne croyait-il pas si bien dire en parlant de la « passe » pour désigner le rite de clôture de la didactique. Celui qui ignore jusqu'où mènent pareilles pratiques peut lire le réquisitoire de Jeanne Favret :

« Le 22 mars dernier, j'ai quitté l'École freudienne de Paris. Quelques semaines auparavant, une analyste de l'École dont j'avais, depuis toujours, aimé la vitalité, le rire et l'insolence, s'était tuée peu après avoir été prise, comme tant d'autres, dans cette machine à mouliner les sujets qui se nomme la “passe”. [...] La passe ne peut produire que des élèves, des morts ou des fous » (1977).

Ainsi donc la didactique est une entreprise très exigeante, en temps, en argent et en dépenses mentales. Il faut que le candidat livre sa vie intime, dénude toute sa personnalité et fasse preuve de soumission. Ce rite d'initiation se déroule sur une période variant entre quatre et plus de dix ans¹, et exige des sommes d'argent considérables. Un exemple rapporté par Frischer montre comment l'argent circule dans la mafia des analystes parisiens :

« Un jeune médecin, héritier d'une cinquantaine de millions et en analyse chez Lacan, avoue payer 400 francs des séances de dix minutes. Il y retourne, à des périodes où des choses particulièrement importantes émergent de l'inconscient, jusqu'à dix fois par semaine, ce qui représente une somme pouvant atteindre deux millions anciens par mois d'analyse » (1977: 246).

La théorie de la dissonance cognitive permet de prédire qu'un individu accordera d'autant plus de valeur à son initiation que celle-ci aura été difficile et coûteuse. Aronson et Mills ont réalisé de jolies expériences qui montrent qu'il en va bien ainsi : une position sociale a d'autant plus de prestige, aux yeux du bénéficiaire et de son entourage, qu'elle suppose davantage de souffrances ; l'allégeance à un groupe est d'autant plus forte que l'adhésion a été pénible. On ne s'étonnera donc pas de constater que l'analyste « est intégré dans sa Société de façon plus indissoluble encore qu'un Pythagorien, un Stoïcien ou un Epicurien pouvaient l'être dans leurs propres organisations » (Ellenberger: 466).

Parmi les « renforcements » de la docilité durant le rite d'initiation, on peut noter : le plaisir de retrouver en soi la théorie apprise dans les livres, le sentiment de circuler sur les hautes cimes de la culture et de dépasser les tabous collectifs, la perspective de pouvoir un jour s'installer dans le fauteuil magique et d'y faire des profits substantiels ... Une des gratifications les plus importantes de la didactique est sans doute le sentiment d'une clairvoyance exceptionnelle.

p. 207

Cette conviction est telle que Jung en a tiré parti pour oser affronter le fondateur de la psychanalyse lui-même. A la remarque de Freud sur un de ses lapsus, il répondait : « Je ne suis pas névrosé du tout — bien heureux ! Je me suis en effet fait analyser *lege artis* et tout humblement, ce qui m'a fort bien convenu. Vous savez bien jusqu'où peut aller le patient dans son auto-analyse, il ne sort pas de sa névrose — comme vous » (18-12-1912). La réponse de Freud montre que Jung avait ainsi touché le point le plus névralgique : « Celui qui, en se conduisant anormalement, crie sans arrêt qu'il est normal, éveille le soupçon qu'il lui manque l'intuition de sa maladie. Je vous propose donc que nous rompions tout à fait nos relations privées » (3-1-1913).

En 1924, le même genre d'arguments fut appliqué par Freud à Rank, lorsque ce dernier développa des idées contraires à la doctrine établie. Jones raconte : « Dans une lettre à Rank, Freud avait suggéré plutôt imprudemment qu'il n'aurait pas écrit son livre s'il avait été analysé parce qu'il aurait craint d'introduire ses propres complexes dans sa théorie. Sur quoi Rank furieux répondit que d'après ce qu'il avait pu voir des analysés formés par Freud, il s'estimait heureux de n'avoir jamais été analysé. Et Freud de commenter : "Voilà qui dépasse tout" » (III 77). Quand on lit à la même page : « Dix-huit mois auparavant, Freud avait déclaré que durant les quinze années où il avait connu Rank, il lui était à peine venu à l'esprit que Rank eût besoin d'une analyse », on comprend que l'argument de la didactique n'est qu'un moyen d'avoir toujours le dernier mot.

¹ Cf. D.E.A. (1977) ou encore des déclarations d'analystes, par exemple Winnicott, qui écrit avoir été en analyse avec Ernest Jones pendant 10 ans, avant de l'être avec J. Rivière pendant quelques années de plus (1970: 140, 146).